



DZIERZKOWSKI (Joseph), juriconsulte et écrivain polonais, mort à Lemberg (Galicie) en 1830. Il était membre et fondateur de différentes sociétés littéraires. On lui doit plusieurs publications remarquables, entre autres celle qui a pour titre *Pamiętnik Luwowski*.

DZIERZKOWSKI (Joseph), célèbre romancier polonais, fils du précédent, né en Galicie en 1806, mort en 1865. En 1831, il servit comme volontaire dans le bataillon du vaillant patriote Dwernicki, et débuta comme romancier en 1838. Depuis lors, cet infatigable écrivain a produit une foule d'œuvres brillantes. Il a collaboré, en outre, à presque tous les journaux et publications de son pays. Il est un des principaux rédacteurs de la *Revue universelle*. Parmi ses ouvrages les plus importants, nous citerons : le *Prestidigitateur* (1845); le *Roman de la vie sociale* (1847, 2 vol.); les *Tableaux de la vie et du voyage* (1849); le *Salon et la rue* (1847), un des plus mordants pamphlets que l'on connaisse; c'est là surtout que se révèle sous son vrai jour le rare talent de l'éminent écrivain. Avocat convaincu, patron chevaleresque de la cause du peuple, il dressa un réquisitoire passionné contre les préjugés surannés de la noblesse, qui s'obstine à ne voir dans le prolétaire qu'un être inférieur n'ayant d'humain que la forme; la *Cravache de l'honneur* (1848); la *Finille dans le salon* (1847); les *Deux jumeaux*; le *Roi des mendians* (1856); les *Esquisses* (1855); la *Couronne d'épines* (1855); la *Trouvaille* (1854); le *Paresseux* (1856); le *Trésor* (1856); le *Cœur d'une femme*; *Universal Hettonski* (2 vol., 1859), traduit en allemand par Segel; le *Songe dans la vie* (1859). En 1860, on a représenté sur le théâtre de Lemberg son drame intitulé : *L'Étincelle de la poésie*.

DZIERZON (Jean), naturaliste allemand, né à Lotzkowitz (Silésie) en 1811. Il est depuis 1835 curé d'une petite paroisse de sa province natale. Il a consacré tous ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle, particulièrement à l'étude des mœurs des abeilles. Il a fait d'intéressantes observations sur ces animaux, a introduit dans sa patrie les abeilles italiennes et a découvert une méthode d'apiculture qui donne les meilleurs résultats. Dzierzon a fondé une revue mensuelle intitulée : *L'Ami des abeilles de Silésie*, donné de nombreux articles à la *Gazette des abeilles* et au *Journal de Frauenthorf*; enfin il a publié : *Théorie et pratique du nouvel ami des abeilles* (Brieg, 1848), ouvrage dans lequel il expose sa méthode et ses idées, et l'*Education ration-*

nelle des abeilles (Brieg, 1861), son ouvrage le plus remarquable.

DZIEWA, déesse de la mythologie slave, la septième puissance placée sous les ordres de Ham, dont elle était à la fois la sœur et l'épouse. Elle présidait à la lutte de Kolenda avec Merot, c'est-à-dire du commencement de l'être avec la fin de l'être, du berceau avec la tombe, de la naissance avec la mort.

DZIEWONIA, divinité de la mythologie slave, femme de Swiatybor, dieu des forêts. Elle était la déesse des animaux et des oiseaux qui peuplent les forêts, et en même temps l'une des suivantes de Wodana, la déesse des eaux. Les chasseurs l'invoquaient pour qu'elle favorisât leur chasse. Son culte était surtout répandu en Pologne. Elle avait à ses ordres les Majkas et les Drzewices, qui habitaient au sein des arbres qu'elles protégeaient contre tout dommage. C'est en l'honneur de ces dernières que fut bâtie la ville polonaise de Drzewica, dans le district d'Opoezno.

DZIGGETAI s. m. (dzi-ghé-té — de *dzigai*, nom de l'espèce). Mamm. Syn. d'HÉMION. Il On dit aussi DZIGTAL et CZIGITHAI.

DZIL-HIDDJEH s. m. (dzil-i-djé). Chronol. Douzième mois de l'année musulmane, commençant le 24 avril et se terminant au 24 mai.

DZIL-KADEH s. m. (dzil-ka-dé). Chronol. Onzième mois de l'année de l'hégire, commençant le 24 mars et se terminant le 24 avril.

DZISNA, ville de Russie, gouvernement et à 290 kilom. environ de Minsk, sur la Dwina, affluent de la Dwina; 4,000 hab. Commerce de lin et de chanvre, expédiés principalement à Riga.

DZOHARA, divinité des Arabes, qui, d'après Banier, ne serait autre que Vénus.

DZOHL, dieu des Arabes, le même que Saturne, d'après Banier.

DZONDI (Charles-Henri), médecin allemand, né en Saxe en 1770, mort en 1835. Il étudia la théologie, puis la médecine, se fit recevoir docteur en 1806, devint médecin en chef d'un hôpital militaire pendant la guerre qui désolait l'Allemagne et fut nommé, en 1811, professeur de chirurgie et directeur de l'Institut clinique à Halle. Les nombreuses relations qu'il avait eues avec les Français et les sympathies qu'il leur avait témoignées lui attirèrent par la suite des persécutions. Il perdit sa chaire et fit alors des cours particuliers. Dzondi était un praticien distingué, mais dont les idées étaient souvent bizarres et systématiques. Parmi ses nombreux ou-

vrages, nous citerons : *De vi corporum organica* (Leipzig, 1808); *Des brûlures et du plus sûr moyen de les guérir* (Halle, 1816); *Essai sur le perfectionnement de la médecine dans toutes les branches* (Leipzig, 1821); la *Machine à vapeur considérée comme moyen de thérapeutique* (Leipzig, 1821); l'*Irritation de l'épiderme ou inflammation dartreuse, source de la plupart des dérangements de l'organisme* (Leipzig, 1821); *Nouvelle méthode assurée de guérir la maladie vénérienne dans toutes ses formes* (1826); *De quibusdam methodis et instrumentis chirurgicis a se inventis* (1826), où il indique vingt et un procédés chirurgicaux perfectionnés ou inventés par lui.

DZOU'L ROMMET (Abou'l-Harits GHELAN BEN OCHA, plus connu sous le nom de), le dernier des grands poètes arabes, né en 695 de notre ère, mort en 735. Il passa la plus grande partie de sa vie à Bagdad et à Coufa. Ses poésies amoureuses et mélancoliques, dans lesquelles il se complait à chanter la beauté des femmes qui ont touché son cœur et à décrire les ruines et les solitudes, eurent beaucoup de succès et seraient d'un charme puissant si elles n'étaient entachées parfois de trivialités. Les bibliothèques de l'Institut néerlandais et de l'Académie de Leyde possèdent plusieurs pièces du *Dzou* de ce poète.

DZOUNGARIE, contrée de l'Asie centrale, dépendant de l'empire chinois, entre le Turkestan chinois au S., le Turkestan russe à l'O., la Sibérie au N. et la Mongolie à l'E.; par 41°30' 48°40' de lat. N. et 74°-88° de long. E. Villes principales : Il ou Gouldja, Kour-Kara-Oussou, Tarbagatal. Longueur maximum, 2,000 kilom.; largeur maximum, 1,800 kilom. Sa superficie est évaluée à environ 20,000 myriam. carrés. Les Chinois donnent à la Dzoungarie le nom de *Thian-Chan-Pe-Lou*, c'est-à-dire gouvernement au nord des monts Thian-Chan. Cette contrée forme la partie N.-E. du plateau de l'Asie centrale; de hautes montagnes, notamment les Thian-Chan, les Tchins-Ghis-Tan et les Bataik, qui font partie du grand système des Altaï, l'entourent de tous côtés. Le caractère géologique de ces montagnes est encore très-peu connu; quelques-unes offrent des traces d'anciens volcans. De belles prairies en couvrent généralement la base; au-dessus de ces prairies s'étendent de profondes forêts peuplées d'animaux féroces et d'oiseaux de toute espèce. Le sommet est couvert de neiges éternelles. De nombreux châlons, courant en tous sens dans l'intérieur de la contrée, y forment de profondes et pitto-

resques vallées. Les cours d'eau les plus importants de la Dzoungarie sont : l'Irtysche, l'Il, le Talas, le Tchouli, l'Archu et l'Ouloungou. L'Irtyskoul, vaste et profonde nappe d'eau de 50 kilom. de longueur; le Khizilbach, l'Idisang ou l'Ebingisan et l'Aiar sont les lacs les plus considérables de la contrée. Le climat est tempéré et le sol est fertile sur plusieurs points; mais les soins de l'agriculture préoccupent médiocrement les Dzoungars, qui, comme la plupart des peuplades tartares, mongoles et kalmoukes, sont presque tous nomades et s'adonnent surtout à l'élevage des bestiaux. Le bled produit est loin de suffire à la consommation des habitants, et la Chine doit y faire parvenir des provisions de toute espèce, pour subvenir à l'entretien des troupes qu'elle a à sa solde dans cette province. Seuls les environs des villes principales sont cultivés avec un peu de soin. La population de la Dzoungarie ne peut pas être évaluée d'une manière précise. Les récits des voyageurs et quelques documents chinois permettent cependant d'établir qu'il y existe environ 30,000 soldats, de 12,000 à 15,000 familles nomades, et 200,000 habitants dans les villes.

La Dzoungarie forme trois divisions militaires de l'empire chinois : Il ou Gouldja, Kour-Kara-Oussou et Tarbagatal, avec trois capitales du même nom. L'histoire de la Dzoungarie est très-confuse, surtout celle de ses premiers temps. A une époque fort reculée, les Oussous, ayant la conquête des Turcs Hiougous qui habitaient le nord de la Chine, envahirent la Dzoungarie et s'y établirent. Les Turcs, à leur tour, vinrent y chercher un refuge, mais ils en furent chassés par les Oussous. Une nouvelle horde de Turcs envahit le pays vers la fin du vie siècle et s'y maintint jusqu'à la domination des Mongols et des Eleuthes. Ces deux tribus, après avoir conquis la Dzoungarie sous les ordres de Gengis-Khan, se firent mutuellement la guerre. Les descendants des familles mongoles, vaincus par les Eleuthes et persécutés par les Dzoungars, invoquèrent la protection de l'empereur de Chine, qui envoya en Dzoungarie (1745) une armée formidable devant laquelle tout fut forcé de céder. Une nouvelle révolte des Dzoungars motiva de cruelles représailles de la part de l'empereur de la Chine, qui lança contre eux trois puissantes armées. Un massacre effroyable s'ensuivit, où le fer des Chinois n'épargna que quelques petites hordes qui n'avaient point pris part à la révolte. Depuis lors, l'histoire de la Dzoungarie se confond avec celle des autres provinces de la Chine.



